

Les Trapézistes et le Rat (Fiction & Cie) (French Edition)

Pages: 381

Publisher: Le Seuil (April 29, 2016)

Format: pdf, epub

Language: French

[DOWNLOAD FULL EBOOK PDF]

DU MÊME AUTEUR

Là pour Ça

roman

Flammarion, 1986

Grands Hommes dans un parc

récits et photographies

Antigone, 1989

Quelques Obscurcissements

récits

Deyrolle, 1991

Pris au mot

nouvelles

Deyrolle, 1992

La Nuit sans Stella

récits

Actes Sud, 1995

Faire le noir

notes et études sur le cinéma

Marval, 1996

L'Art d'Alain Resnais

essai

Centre Georges Pompidou, 1998

La Femme qui avait deux bouches

et autres récits

Seuil, 1999

La Pornographie

Une idée fixe de la photographie

La Musardine, 2000

Quatre Voyageurs

roman

Seuil, 2000

COLLECTION

« Fiction & Cie »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-100698-8

1

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2001

www.seuil.com

I

LE RÉCIT DE PETER

ou

Le pelotage et la férocité

(Transylvanie)

La géante et le nain nous ont servi notre repas de noces avec toutes sortes de gracieuses facéties. Les plats tenus à bout de bras au-dessus de sa tête par le nain nous étaient déposés par-dessus les nôtres par la géante, qui puisait la nourriture dans les chaudrons à hauteur de son ventre et y laissait pendre ses seins flétris : soupe de griottes, goulasch aux crêtes de coq, oignons farcis, ragoût de tripes, lard à la broche, viande des brigands, gnocchis à la purée de châtaignes, compotes de prunes et d'airelles, lait d'oiseau, pains d'épices, le tout arrosé de vin de Somló, réputé favorable à la procréation des descendants mâles et dont se fournirent quelques générations de Habsbourg pour leurs festins d'épousailles. Pour cette fête que nous avions voulue des plus intimes, nous n'étions que quatre convives, attablés au milieu de la cour, au bord de la rivière Szamos. Avec Marta et moi, son frère jumeau Sándor – de faux jumeaux, comme ils disaient eux-mêmes – et Vera, la maîtresse de ce dernier, une jeune nageuse pragoise, qui avaient été nos témoins la veille à la mairie d'Erzsébet Varos à Budapest, étaient venus jusqu'à cette auberge de Transylvanie, une centaine de kilomètres après la frontière, en territoire roumain, tenue par d'anciens artistes de cirque qui y formaient une communauté de fantômes, fantasque et disparate, à laquelle se mêlaient les animaux survivants des numéros et des tournées d'un autre temps : Dog and Doll, un couple de chiens danseurs, champions de rock'n'roll, de cha-cha-cha et de mambo, le tigre Brahma qui avait franchi d'un bond tant de cerceaux de feu qu'ils formeraient bout à bout un long tunnel enflammé, Koko le chimpanzé, ancien jockey d'une jument norvégienne, mais qui connut la gloire en faisant la quête déguisé et grimé en général Dourakine, Lima le vieux lama du Pérou qui avait paradé dans tant de cavalcades et de montres, et soutenu le boniment par tant de villes et de villages, une demi-douzaine d'oies du Danube qui avaient échappé au foie gras en consentant au travail en escadrille – d'aucuns prétendent que le dressage des oies est plus rentable que leur gavage : achetées le matin au marché, elles ont vite fait de devenir savantes pour être en piste le soir même face au public, au pas ou au trot, exécutant des voltes et des valse, pourvu qu'on les laisse en bande –, Tudor l'ours brun – un animal longtemps réputé pour être, avec le mandrill, le meilleur compagnon de voyage des Romanichels –, grand amateur de vitesse comme tous ses congénères et ancien acrobate cycliste, que l'on voyait encore revenir à vélo d'une partie de pêche à la truite dans un torrent, Zoulou le zèbre, seul rescapé du quadrigue qu'il avait formé avec un âne du Poitou, une mule de Sicile et un poney des Shetlands (si l'on en croit la tradition qui veut que le zèbre soit de moins en moins rayé lorsqu'on descend l'Afrique, Zoulou devait être un *hippotigris* du pays zoulou). Il y avait à l'auberge, dans une déchéance de l'âge non dépourvue de dignité et de grâce – mais n'y a-t-il pas une grâce obligée et pathétique dans toute chute ? –, une petite bande qui n'était à la retraite que sur les plans professionnel et géographique, dont chaque nom de famille ou pseudonyme de piste était déjà toute une histoire – le nom : à la fois le programme et le résumé, la contraction ultime de tout récit, de toute vie –, et dont le générique doit mêler d'avance les vedettes et les seconds rôles, sans attendre,

comme au cinéma, la fin du film :

Le clown **Kagor**

(ancien antipodiste – la voie surréaliste dans la poésie des jongleurs – qui, comme bien des athlètes de cirque, s'était avec les années converti en bouffon de piste),

Lipsy Gipsy

(de son vrai nom Esther Izy, femme-obus et flèche humaine dans sa jeunesse, devenue la célèbre aérienne suspendue par la bouche, aux lèvres et à la mâchoire d'acier, aussi puissante que celle du Massis qui tirait un wagon avec les dents),

Kruk le magicien-jongleur

(jadis acrobate barriste, virtuose du « saut de Blavette » et aussi maître des équilibres sur boules en bois espagnoles),

Liana Livi, dite **Lili-la-trapÃ©ziste**

(qui débuta à l'école des Alizés et fut l'égale des Miss Amoros, Betty Stom et autres Fritzzy Bartoni, qui coupait le souffle dans son grand ballant par les talons nus, et rendait les messieurs fébriles lorsqu'elle regagnait la terre en « ange », la corde enroulée autour de la cuisse, jusqu'à être victime d'un *rat*, comme disent les enfants de la balle, qui fut fatal à son partenaire volant),

Le dompteur **Konomor**

(acteur de cinéma aussi, au temps de sa splendeur),

L'écuyère de haute école **Lara**

(grande artiste de la voltige équestre à qui ne restait plus comme monture que Zoulou),

Luna la funambule

(danseuse de corde née à Trieste et proclamée « Le clair de lune de l'Adriatique »),

Kami-Kaze l'icariste

(un raccourci pour l'affiche de Kamille Kazan, qui fit ses classes chez les Ortobaggys et les Binder-Binder, grand *jonglé* de la catapulte dont les deux filles jumelles furent les tapeuses à l'autre bout de la planche à bascule, et qui le projetaient dans un saut de la mort yeux bandés avec pirouette, flic-flac dans l'espace et casse-cou dans les mains – mais l'une avait épousé un pilote de chasse et l'autre un mineur de fond –, maintenant cloué au sol serré dans un corset),

LÃ©ontine la contorsionniste québécoise

(surnommée Miss Caoutchouc, élève d'Albert Powell « l'écharpe humaine », tellement discrète qu'elle resta pour nous longtemps invisible),

Le lanceur de couteaux **Klang**

(dont la femme Langolina avait fui avec un cornac hongrois célèbre pour avoir réalisé le premier

équilibre tête-à-tête sur un éléphant pattes levées, et engagé chez Barnum),

Lia la femme entravée

(briseuse de chaînes, elle-même brisée lorsque les liens finirent un jour par lui manquer),

Le maquilleur-grimeur **Krauti**

(surnom viennois de Kraus, que lui avait valu sa passion immodérée pour la choucroute sous toutes ses formes : à la crème aigre, aux haricots, à la moelle, au porc bouilli, en gratin... – il affirmait que le chou est une parure pour tenir chaud au ventre, comme la perruque blonde et frisée qu'il portait en tout temps tenait au chaud son crâne chauve –, authentique peintre expressionniste sur visage humain),

La géante **Lana Purna**

(une Roumaine tardivement rebaptisée Nana, lorsqu'en fin de carrière elle finit par s'associer avec le nain pour créer le numéro « Nana et Nano »),

Le nain **Larry Kiki**

(l'Américain de Montmartre, artiste héritier de Tom Pouce, du minuscule Goliath et des lilliputiens Smaun et Fathma, coqueluche des cabarets parisiens de l'entre-deux guerres, qui finit en Nano auprès de Nana),

et **Lucra**

(une femme de peine qui se disait elle-même voyante extralucide, captromancienne et hydromancienne entre autres techniques de divination, mais poursuivie pour hypnose et sorcellerie).

Toute cette petite troupe, officiellement en relâche pour toujours, n'entra pas en piste pour nous en même temps, et nous ne découvrîmes la boiteuse et grimaçante parade qu'au fil des jours. A l'*Auberge des survivants* – telle était l'enseigne médiocrement engageante de l'établissement –, il y avait en certaines saisons un mort par semaine, si l'on ajoutait à la dernière révérence de quelque artiste de la bande les défunts du voisinage dont se concluaient là les funérailles par la *pomana*, le repas rituel béni par le prêtre, conclu par un bal où des musiciens sont payés à faire danser les vivants pour le mort, et offert par la famille affligée à tous ceux qui avaient assisté à l'enterrement, l'essentiel de la clientèle provenant en effet d'un cimetière proche, commun à plusieurs villages, et des cérémonies funèbres qui s'y tenaient après chaque trépas. La communauté escortait le mort jusqu'au seuil de son voyage vers l'au-delà, au cours duquel il aurait à franchir quarante-quatre douanes. Et les survivants étaient donc aussi bien ceux des cortèges qui venaient faire ripaille après les obsèques, que les membres de la petite communauté de gens du voyage, comme on les appelle, qui avaient trouvé là un terminus à leur course. L'*Auberge du Terminus* avait d'ailleurs été la première appellation choisie, mais il y avait eu une plainte de la Compagnie des chemins de fer : un tel nom rappelait un passé sinistre qui remontait à la période de la guerre, sans compter que les usagers du train pouvaient être trompés par cette référence à un bout de ligne qui ne fut jamais fréquenté par aucun voyageur. Pourtant, il arrivait encore que l'un ou l'autre, selon l'humeur, parlât du *Terminus*. Sans doute était-ce inconscience ou défi d'être venus là pour y

célébrer une noce, car alors le mariage devenait le raccourci, le rapide trait d'union reliant directement les premiers temps de la vie conjugale aux derniers moments de la vie dans le grand âge et dans la solitude. Deux Tziganes – un violoniste bossu et un accordéoniste unijambiste – nous ont donné une excellente musique, depuis notre arrivée à la gare la plus proche, celle de Tarmazel, jusque tard dans la soirée, à notre retour de cette même gare où nous avons raccompagné Sándor, le frère de Marta, et son amie Vera, la jeune nageuse pragoise. Mais nous avons refusé de danser et parfois, au lointain de cette improbable scène d'un théâtre de plein air, nous avons entrevu un spectre profiter d'une polka guillerette pour saisir aux hanches un fantôme et le secouer de trémoussements obscènes. Deux chiens errants échappés d'une ferme voisine ou de quelque baraque de forestiers – un mâle et une femelle de race indéfinissable, peut-être croisés de loups et de mâtins des Carpates –, ramenés de Dieu sait quelle virée par Dog and Doll, les vieux rockers canins, ont quémardé une invitation aux agapes que nous ne leur avons pas refusée. L'après-midi étant étouffant, nous leur avons même versé copieusement du pompadour frais, ce vin mousseux de Promontor, succédané du champagne, qu'ils ont lapé comme l'eau d'une source. Excités par l'alcool, les deux couples de cabots se sont livrés sous nos yeux à une fornication forcenée, selon toutes les combinaisons possibles entre quatre échangeistes. Il arriva même qu'une chienne montât un mâle ou l'autre femelle, s'agitant sur le dos du partenaire dans un parfait mimétisme avec les attitudes sexuelles du chien, comme on voit parfois une vache, dans une prairie, se livrer à ces abus sur une congénère dominée. A leur façon, ils apportaient à la noce l'ambiance grivoise ou paillardes dont se charge d'habitude la compagnie des garçons d'honneur, avec leurs chapeaux de travers, garnis de fleurs des champs. Avant la chute du jour, les bêtes se sont éloignées, titubantes, pour aller s'écrouler les unes sur les autres, honteuses, ivres mortes, un peu à l'écart des êtres humains toujours à table. Tout allait par quatre : les convives, le personnel de l'auberge (la géante et le nain, l'unijambiste et le bossu) et les chiens. Cette surprenante résidence pour un voyage de noces nous avait été trouvée par Sándor – qui, outre qu'il devenait mon beau-frère, était mon plus vieux camarade de lycée, en qui j'ai toujours vu un dandy jouisseur, un utopiste désabusé et un esthète polémiste, trop facilement dépensier de son pouvoir de séduction – je soupçonne sa sœur d'avoir été amoureuse de lui –, et insuffisamment débiteur de ses ressources intellectuelles que j'ai toujours su remarquables, bien supérieures aux miennes et à celles de nos condisciples –, grand expert en hôtels borgnes, en discrètes cachettes pour couples adultérins ou pour rapt de pucelles consentantes, en sites et demeures romanesques pour impressionner l'imagination d'une conquête à subjuguier. Avec sa jeune nageuse pragoise la cause était entendue depuis longtemps – sans doute était-il le premier des deux déjà au seuil de la lassitude – et ils avaient préféré se retirer élégamment par le dernier omnibus pour une destination dont ils gardèrent le secret – sans doute la gare suivante et le premier « Hôtel de la gare » venu –, nous laissant seuls pour inventer notre nuit de noces au milieu de vieux artistes qui en avaient vu d'autres ou, comme on dit, de vieux singes à qui l'on n'apprend plus à faire la grimace. Nous avons prévu de passer trois jours en pension complète dans ce refuge perdu, loin de tout, au cœur d'une région cependant réputée comme un paisible Eden – « Le jardin des fées », selon la légende –, paradis sylvestre aux confins des Alpes carpatiques, du Maramurès et de la Bukovine, terre des *Mos* – les ancêtres –, où l'ordinaire dans l'assiette est la *mamaliga*, une bouillie de maïs, où l'on croit aux visites rituelles des *Strigoi*, les esprits malfaisants qui se déchaînent avec le souffle boréal, où les naissances sont présidées par des *Destinées* qui disent l'avenir du nouveau-né, contrée où l'on sait violer la morale sans brutalité, pays de tolérance et de cohabitation paisible des races et des religions, où les rabbins furent longtemps nommés par l'évêque. Les Transylvains et les Moldaves, étrangers au mysticisme éperdu des Slaves, sont plus tolérants qu'eux : l'antisémitisme n'eut jamais chez eux aucune base populaire et fut soufflé par l'Université. Pour nous obliger à un total dépaysement et à une entière détente, nous nous étions abstenus d'emporter le moindre livre, première pause après cinq années d'un gavage de lectures universitaires ininterrompu. C'était au début de l'été, quelques jours à peine après les ultimes examens qui avaient conclu ensemble les études de Marta et les miennes, au département d'Histoire de l'art et d'Anthropologie de la faculté des lettres de Budapest. En fait, la nuit de noces qui commença ce soir-là dans les ténèbres aux luisances de

fonds marins d'une des plus sauvages forêts d'Europe, ne se termina, dans le même lieu, dans les mêmes effluves de résine et d'humus, qu'avec l'arrivée de septembre, deux mois plus tard, et je ne m'explique pas comment nous sommes parvenus à nous extraire ainsi du monde sans prévenir et sans explication, à disparaître purement et simplement de la façon la plus imprévisible, nous qui avons été jusque-là une jeune femme et un jeune homme fort raisonnables, affectueux et attentionnés envers leurs familles, disciples studieux et passionnés, appréciés par leurs maîtres, me semble-t-il, et par les quelques camarades qui avaient formé avec nous un petit cercle aux membres cooptés selon la règle des affinités électives. Lorsque Sàndor avait fini par nous présenter l'un à l'autre – tant que nous avons été lycéens, nous les garçons, nous avons vécu entre nous, méprisant les sœurs et les cousines de nos camarades, et si j'avais peut-être entrevu Marta adolescente, je ne lui avais pas prêté la moindre attention –, Marta et moi nous suivions déjà l'un et l'autre les mêmes cours à l'université, fidèles des mêmes professeurs, sans avoir osé nous adresser la parole, réciproquement intimidés, et ne nous dévorant l'un l'autre des yeux qu'à notre insu, à la dérobée. Je ne peux oublier le premier regard échangé, à la fois par hasard et comme le fruit d'une longue préméditation de part et d'autre, car dès cet instant silencieux, et malgré la distance, nous n'avons plus formé qu'un être double, aux âmes communicantes : impudeur fulgurante du premier regard, échange intense et définitif, mélange des eaux désormais inséparables ! Parmi les sujets au programme de nos études, nous nous étions découverts un commun intérêt pour les rites funéraires dans certaines civilisations anciennes : chez les Mycéniens, les Étrusques, les Toltèques, par exemple. Marta et moi nous avons couché ensemble pour la première fois lorsqu'un professeur dont elle était l'étudiante favorite, et qui croyait nos relations sexuelles déjà engagées, nous offrit la mise à disposition pour quelques jours hors saison d'un bungalow qu'il possédait sur une rive du lac Balaton. En y repensant, je me demande si les motivations de cet homme pervers, lorsqu'il remit la clé à Marta dans un *eszpresszó* enfumé proche de la faculté, n'avaient pas été plus troubles qu'elles nous avaient paru, et je ne suis pas loin de croire aujourd'hui qu'il a été un rôdeur à l'affût, autour de l'abri qu'il nous avait procuré pour ce qu'il ne savait pas être notre première nuit ensemble – à moins qu'il l'eût appris ? –, une nuit à laquelle il nous avait incités et qu'en somme nous lui devons. Je n'ai jamais su au juste ce qu'avaient été les relations de Marta avec ce quinquagénaire impressionnant – laideur et intelligence alliées pour séduire –, universitaire très impliqué dans la politique et redouté de ses collègues, mais elle m'avait avoué avoir été dépucelée par un monsieur beaucoup plus âgé qu'elle, à qui elle n'avait concédé que cet unique avantage, une seule nuit. Par la suite, mes relations sexuelles avec Marta dépendirent des opportunités, et nous prenions les périodes d'abstinence sans impatience, suffisamment occupés par tout ce qui constituait déjà un lien et un partage très riches entre nous. Parfois, la vieille tante de Marta et de Sàndor, pour soigner ses rhumatismes, partait en cure à Marianskélasné (la station thermale en Bohême dont le nom allemand est Marienbad, et où ne fut pas tourné le film célèbre qui articule la fiction de ce lieu à une fiction du temps), et nous prêtait le petit appartement, sorte de bonbonnière de vieille cocotte, qu'elle possédait depuis avant la guerre dans le quartier de Roszadomb – déjà presque la campagne, cette « colline des roses » dans la partie nord de Buda – et, sans avoir jamais voulu y passer une nuit entière ni y dormir, nous nous retrouvions là pour quelques heures et nous faisons l'amour sagement, tendrement, au milieu des dentelles jaunies et des broderies, des bibelots datant de l'Empire austro-hongrois, sur le lit qui peut-être n'avait jamais accueilli d'effusions conjugales, ayant jeté nos vêtements sur les meubles Biedermeier parmi une accumulation de souvenirs ambigus, comme déséquilibrés, boiteux, objets auxquels semblait avoir manqué une moitié de mémoire – un certain oncle Gabor, l'oncle de Marta et de Sàndor, l'époux de la tante de Roszadomb, absent depuis longtemps, depuis toujours, loin, disparu, au Mexique peut-être... (il y avait un secret, en tout cas un mystère) –, et il arrivait toujours un moment, dans le silence propice à la perception des odeurs d'un autre temps, d'un autre monde – mystérieuse connivence de l'ouïe et de l'odorat –, odeurs de tout ce qui est mort, et même mort-né (je pensais souvent à la vieille Miss Havisham des *Grandes Espérances* de Dickens), où un malaise nous gagnait, nous poussant à fuir pour aller prendre un café dans le premier lieu public peuplé d'êtres vivants et bruyants. Nous avons vécu cinq années d'une liaison préconjugale, comme disaient nos familles, qui était une

sorte de sereine passion par notre désir de tout échanger, et bien qu'avec seulement en pointillé les réels moments d'intimité amoureuse. Notre complicité intellectuelle et notre entente sur toutes les grandes questions morales, politiques, philosophiques et sociales, nous ont portés avec légèreté par-dessus les menus obstacles de la vie matérielle. J'étais attiré par le corps de Marta, mais plutôt par ce qui, en lui, était une promesse, que par ce qu'il pouvait me donner au cours des trop brèves occasions qui nous étaient offertes. J'aime ses formes discrètes, habillées simplement de vêtements bon marché mais bien choisis qui, sans les cacher, les soulignent à peine et ne les trahissent jamais. Sa silhouette, juste un peu garçonne, ne livre les trésors de sa féminité que lorsque Marta se déshabille – gestes pour quitter les vêtements, mouvements, apparition de la peau, des ombres, des galbes, des creux – et un équilibre idéal entre le vu et l'entrevu est atteint au stade des sous-vêtements. Aller à la piscine avec Marta et la voir en maillot de bain était déjà une façon d'être sexuellement auprès d'elle et un contentement suffisant pour patienter jusqu'au prochain contact réel des corps réunis, là où d'autres, dans les mêmes circonstances et la même tenue, mettent le feu aux poudres comme on dit ou, au contraire, étouffent toute flamme. Mais jusqu'au soir de notre nocé à *l'Auberge des survivants*, au bord de la rivière Szamos face à la masse pétrifiée de la forêt de Janor, et très précisément jusqu'au moment où, détournant nos regards du train qui s'éloignait, bientôt réduit à ses lanternes rouges, emportant dans la nuit Sándor et Vera, sa jeune nageuse pragoise, je n'ai pu soupçonner à quel déchaînement érotique Marta et moi étions capables de nous livrer, quels paroxysmes nous pouvions atteindre, quel appétit charnel inépuisable nous avons l'un de l'autre, qui semble pouvoir nous tenir en haleine toute notre vie. La voiture que nous avons commandée et qui était venue nous chercher à l'auberge pour nous conduire tous les quatre à la gare était restée pour nous ramener, nous, le couple de jeunes mariés qu'un grand lit campagnard attendait avec ses draps en lin imprégnés de l'odeur des sapins et, découvrant l'expression de notre chauffeur, j'eus le sentiment qu'il nous raccompagnerait jusque dans la chambre et jusqu'au pied de l'autel. C'était une ancienne voiture officielle d'un quelconque ministère transformée en taxi – une limousine noire en forme de soucoupe volante, de marque Tatra, fabriquée en Tchécoslovaquie – avec une vitre de séparation entre le conducteur et la banquette arrière au cuir patiné par les pantalons de plusieurs générations de hauts fonctionnaires et d'apparatchiks. Mais nous avons appris qu'elle servait moins souvent de taxi, faute de clientèle, que de corbillard : un mécanisme très visible et inquiétant permettait au siège du passager avant de se rabattre, dégageant ainsi l'espace où glisser le cercueil à la place du mort, comme disent les automobilistes. Un crucifix érigé sur le tableau de bord, plusieurs images de Saintes Vierges collées sur le pare-brise, un chapelet pendu au rétroviseur, une petite flamme électrique comme dans les cimetières, branchée sur l'allume-cigares, et la tenue sombre du chauffeur avec sa cravate noire lustrée complétaient l'ambiance de chapelle ardente sur roues. La route n'avait aucun éclairage, aucun marquage, et le ciel était d'encre. Par endroits, le brouillard tendait des nappes horizontales blanchâtres qui séparaient le monde en deux, à mi-hauteur des vitres : alors, il n'y avait plus de ciel et il fallait baisser la tête. L'automobile roulait lentement, perçant les ténèbres du faible faisceau de ses phares, mais nous ne savions pas si c'était par prudence ou pour prendre le temps d'écraser méthodiquement sous le pneu avant gauche les gros crapauds et les hérissons que notre allure très ralentie eût permis d'épargner. Le chauffeur-croque-mort n'était guidé que par ces balises : la voiture progressait en zigzaguant d'un bord à l'autre de la route selon le tracé que lui indiquaient ses victimes, et peut-être était-ce une façon de suivre ce chemin – notre route – qui était pour les animaux un *no man's land* à franchir, à moins que ce jeu morbide d'enfant cruel ait eu pour cible ces charmantes bestioles parce qu'elles sont considérées dans cette région comme nuisibles, ou entrant dans la composition des potions de sorcières, et pour satisfaire à une obscure superstition ! Parfois nous pouvions voir les yeux ronds du chauffeur-croque-mort, comme bordés d'un trait de Rimmel noir, qui nous observaient dans le rétroviseur où se balançait le chapelet, épiant nos réactions ou guettant notre appréciation sur les misérables succès de son acharnement, et le trajet devenait interminable. Nous nous représentâmes alors que nous n'étions nous-mêmes pour lui que deux têtes sans corps, et c'est à ce moment que nous avons imaginé, en nous consultant du regard, le jeu érotique que nous allions bientôt appeler *L'urne des époux étrusques*. Je

dirai plus loin pourquoi. Bien avant que le taxi-corbillard eût approché de la cour de l'auberge où devaient nous accueillir les aboiements joyeux, les galipettes, les culbutes et les pas de danse de Dog and Doll, à nouveau sur pattes, et leurs compagnons d'orgie ayant regagné leur tanière, nous avions consommé le premier acte de notre nuit de noces sans prononcer une parole, avec nos visages tournés droit devant nous, visibles côte à côte dans le petit miroir où le chauffeur-croque-mort nous cadrait et nous surveillait. L'ivresse aidant, résultat de toute une journée de ripailles à faire passer, de chaleurs à rafraîchir, de soifs à désaltérer, de toasts à honorer, de nostalgie anticipée à noyer dans les alcools forts, nos corps avaient improvisé une posture de contorsionnistes pour s'accoupler et pour réaliser ainsi, en lui ôtant toute solennité, notre première étreinte conjugale. Marta avait pris l'initiative, elle avait quitté ses chaussures, appuyé ses talons au bord de la banquette et replié ses jambes jusqu'à amener ses genoux contre ses épaules, comme sont ramassées certaines momies. Elle m'avait déboutonné et, en réponse à ses avances, j'avais brandi en évidence l'organe par où se manifestait indubitablement mon désir. En équilibre sur la rondeur parfaite, à peine divisée, de ses fesses, elle était venue s'emmancher sur moi, posée là comme l'œuf de Colomb. Un rapide rajustement de nos positions nous permit de maintenir l'illusion que nous étions toujours assis sagement côte à côte, du moins au niveau des épaules, appuyées au dossier, et de nos têtes, tandis que par le bas nos corps se chevauchaient et se croisaient, imbriquant leurs intimités. A la recherche d'étriers pour les mouvements qu'elle, mieux que moi – puisqu'elle était l'écuyère –, pouvait imprimer à notre cavalcade, Marta finit par déplier ses jambes en un grand écart dont, pas plus que de la monte acrobatique, je ne l'aurais crue capable : je vis ses doigts de pied s'accrocher aux garnitures des portières – poignées chromées, manivelles pour baisser les vitres – et ses membres fuselés, muscles maigres, genoux à peine saillants, fines chevilles, me semblaient s'éloigner interminablement dans la nuit, traçant et exhibant les lignes d'une perspective dont nos sexes étaient le point de fuite. Marta n'a jamais eu le physique, ni le tempérament, ni les manières de ces bombes sexuelles qui sévissent dans les lieux nocturnes à la mode de grandes métropoles comme Budapest, Varsovie ou Moscou, et qui sont l'arme absolue du sex-appeal communiste en riposte aux vamps californiennes. Elle a un physique sage qui, du fait de cet équilibre raisonnable, semble plus qu'un autre à la fois étranger aux excès et de nature à en ignorer les ravages. Ses cheveux assez courts et lisses, coiffés sans apprêt de part et d'autre d'une raie, lui tombent à mi-joues et laissent voir parfois la nuque ou une oreille. Leur couleur châtain, sans nuance remarquable, n'a ni l'éclat tapageur des blondeurs nordiques, ni la profondeur attirante des brunes méridionales. On pourrait les dire noisette, comme ses yeux, ou marron glacé, selon l'incidence de la lumière, et cette teinte est aussi celle de la discrète toison de son pubis – homogénéité de plus en plus rare aujourd'hui chez les filles que l'on peut taquiner d'être bicolores, au-dessus et en dessous de la taille –, couleur d'une gourmandise naturelle, et couleur des cheveux d'une gamine qui n'a pas encore trouvé la coloration de sa chevelure de femme. Parfois même une barrette retient la mèche sur le front et semble avoir été oubliée là depuis l'enfance. Les reins de Marta tournaient sur moi, tournoyaient, sa chair semblait tourner comme une viande sur une broche, mais sans tourner sur elle-même, elle se contournait, se contorsionnait, ses fesses et ses cuisses remuaient en rond comme on remue le contenu d'une casserole, et il n'y avait que le contenu remuant le manche qui le faisait remuer, le manche de chair remuait la chair qui le remuait, et la chair se remuait avec le manche, autour de lui, et c'était aussi comme un mortier mais dont les reins de Marta eussent été le pilon contre le fond que je leur offrais, alors que j'étais aussi le pilon en elle, dans la pâte de plus en plus tendre, et nos corps en leurs confins, en leur confluence, remuaient des remous qu'ils se donnaient l'un à l'autre, et c'était encore comme une toupie, d'abord lancée à pleine vitesse et intraitablement droite, vrillant sous elle le même point fixe, et qui peu à peu perdra de sa vitesse, une toupie qui tournoie en tourbillonnant, avec sa masse appuyant sur une pointe qui n'est pas à elle mais qui est en elle profondément, et qu'elle s'approprie pour tourner, pour tournoyer, pour qu'il y ait un axe et un appui à son mouvement. La voiture allait lentement d'un bord à l'autre de la route, d'une ornière à une autre, d'un nid-de-poule à un autre, d'un crapaud à un hérisson, et d'un hérisson à un autre crapaud, et nos corps allaient lentement et très vite, à la vitesse qui tient immobile et debout la toupie, et la toupie tournait très vite et se tenait droite, nos corps enroulés dans sa

vitesse, et puis elle commença à ralentir, à réduire ses tours, à quitter son point fixe, à dérouler des volutes, à dessiner des arabesques – danse du ventre – et son mouvement devenait alors visible, s'accélérait tandis que la vitesse du manège diminuait, la toupie tournait moins fort, plus lourdement, freinée par le frottement, et le ralentissement accélérât le tournoiement autour du centre, les mouvements de rotation des reins de Marta autour de l'axe que je leur offrais devinrent de plus en plus amples, et tout s'accélérait en même temps que la toupie de nos corps perdait de la vitesse, prenait du gîte, et que les figurines du manège menaçaient peu à peu de chavirer. Les mouvements avaient une envergure toujours plus grande, moins de droite virtuosité, plus d'abandon au vertige, déjà un penchant pour les abîmes de l'ivresse, tandis que tout se précipitait. La chair tournoyante fondait autour de la broche prisonnière, la broche elle-même était chair lentement contournée dans une montée, une chute vertigineuses, les crapauds et les hérissons continuaient d'expirer sous la gomme tournante qui leur roulait dessus d'un bord à l'autre du chemin, et Marta tournait, ses reins ondulaient, mes mains serraient sa taille comme le potier serre le col d'un vase en argile sur son tour, et la forme s'affinait, devenait parfaite entre mes mains – cette forme qui était celle de notre plaisir –, les reins de Marta tournaient et décrivaient le périmètre de nous-mêmes, c'était une gravitation, et puis l'orgasme nous inonda, liquéfia la pâte tournante et tournoyante de nos corps qui ralentissaient et s'effondraient, la jouissance nous disloqua, nous expulsa hors la loi des corps en suspens, des rotations, des attractions, nous avons quitté nos orbites de corps célestes, satellites l'un de l'autre, mais nous restâmes imperturbables – à peine peut-être, dans le chavirement, un imperceptible fléchissement des paupières ou un léger affaissement de la mâchoire inférieure aussitôt ressaisie –, et quand les fesses de Marta glissèrent à nouveau sur le siège dans une traînée humide, comme la toupie trouve son point de chute à l'écart, excentré, pour s'y laisser mourir, nous n'avions pas bronché et notre regard à tout instant avait pu affronter dans le rétroviseur celui de notre chauffeur-croque-mort aux yeux bordés de Rimmel noir. Nous sommes ainsi arrivés au bord de notre lit de noces pour y porter nos corps préparés. Nous découvrîmes la chambre où notre maigre bagage avait été monté. Le mobilier en était rustique et vieillot, haut lit en bois peint, meuble de toilette à tablette de marbre et cuvette en porcelaine, avec pour toute eau celle que contenaient deux brocs. La fenêtre au-dessus de la cour donnait sur la forêt de Janor et la lune se levait enfin derrière les cimes. Haut dans le ciel, un avion a fait trembler la nuit, avec son fracas de monstre et son clignotement de luciole. On entendait la rumeur de la rivière, le clapotis et le grincement d'une roue de moulin : l'auberge avait été aménagée dans une ancienne scierie, propriété de la Compagnie des chemins de fer qui y avait fabriqué des traverses pour les voies ferrées. C'était à l'époque où cette région vendait au monde entier sa principale richesse, le bois de ses forêts, avant que les cours ne chutent, ruinant cette activité économique. La fabrique de traverses avait été la dernière à tenir bon, et sa production avait même été relancée et accélérée à l'époque des fascistes du général Antonescu, entre juin 1941 et août 1944, quand les nazis avaient réquisitionné la scierie, la forçant à augmenter ses cadences pour fournir les traverses nécessaires à tous ces nouveaux kilomètres de voies ferrées en impasse, destinés à approvisionner les camps d'extermination en humanité indispensable à leurs activités, non comme force de travail mais comme matière première pour produire de la mort. L'appellation d'*Auberge des survivants*, préférée à celle d'*Auberge du Terminus*, pouvait indiquer aussi que les pensionnaires de ce lieu avaient survécu aux sombres activités de sa période la plus abominable, et étaient parvenus à aller au-delà de ce terminus assigné à leurs vies. Les traverses qui devaient dérouler leurs échelles sous les roues des trains de la mort étaient parties de là, elles-mêmes emportées par des trains identiques au départ d'une gare de chargement qui n'avait servi qu'à ces marchandises, au bout d'une ligne sans issue et sans autre usage, d'où le nom de terminus, parfois trompeur pour quelque voyageur espérant être transporté jusque-là. Après la guerre, la scierie et sa gare avaient été reconverties et affectées à l'arrivage, à la quarantaine, au transit et à la redistribution à travers l'Europe des animaux sauvages et exotiques destinés aux cirques et aux zoos, importés d'Asie et d'Afrique, mais aussi d'Amérique et d'Océanie, à travers le Bosphore et le port de Sulina, en mer Noire. C'est ainsi que cet endroit perdu au fin fond de la Transylvanie avait été une étrange et féerique réserve d'espèces devenues rares, de bêtes féroces, rugissantes et barrissantes, et qu'il avait été fréquenté

par les acheteurs des plus célèbres jardins zoologiques d'Europe, mais aussi par les bateleurs et montreurs d'attractions foraines, par ces théâtres de saltimbanques qu'en Géorgie, sur l'autre rive, on appelle des *balaganes*, par les directeurs et les dompteurs de tous les grands cirques qui venaient là faire leurs emplettes. On racontait que tous étaient passés à un moment ou un autre : la Ménagerie coloniale du professeur Lambert avec le dompteur Jackson, la Cavalerie Schumann, Sarrassini, le Circo Nando Orfei, les frères Court pour la fauverie de leur Zoo Circus, Ahmed Ben Bibi le dresseur de serpents, la dompteuse russe Margarita Nazarova à la recherche de ses tigres joueurs de water-polo, le montreur d'ours Heinz Honvelhman (Henry Dantès à la piste, fils d'industriels et ingénieur diplômé), l'Établissement zoologique du docteur Poisson, Joe Clavel le trapéziste-dompteur, la ménagerie de Krasnodar, le Tower Circus de Blackpool, l'éminent artiste Elvorti, le cirque Kutzleb, l'académicien de Stockholm qui dressait des loutres, des martres et des blaireaux, Brehm le théoricien du dressage, Wilhem Hagenbeck le directeur du Jardin zoologique de Hambourg en quête de ses ours polaires, Michel Matrossof le dompteur sans fouet (mais avec une petite radio à piles), le cirque Médrano, Max Himm et Miss de Sandowa du Gran Circo Colón, le dresseur d'animaux Henry Thétard – également créateur du zoo de l'Exposition coloniale au bois de Vincennes à Paris –, la ménagerie allemande des frères Kludsky, la cavalerie Strassburger, le Palais des singes, la Société zoologique de Londres, le Cirque d'hiver, Anatoli Dourov le grand dresseur russe – fils du célèbre clown du même nom et père de celui qui promenait un hippopotame dans les rues de Leningrad –, Madame Ilonka – qui étudiait le signe zodiacal de chaque fauve à dresser –, le Cirque de Moscou, le zoo d'Arnhem, le professeur Hediger, les frères Amar (descendants du Kabyle Ahmed Ben Amar), le Cirque Museum de Bogor, le capitaine Wall, lutteur à mains nues contre les crocodiles, Konrad Lorenz le fondateur de l'éthologie animale, le cirque Robinson, Catherine Blanckart la dompteuse de lions (fille de banquier devenue banquiste), le cirque Busch, les zoos d'Anvers et d'Amsterdam, le nostalgique Lutz Heck ex-directeur du Parc zoologique de Berlin, le Ringling Bros & Barnum and Bailey Circus (grand acheteur de chimpanzés, futurs pilotes de courses d'automobiles et de side-cars), les dompteurs Faroukh, le Cirque de l'entrepreneur Bouff, mais aussi quelques « rabouins », ces margoulins du commerce des animaux de collection..., qui, tous, trouvèrent le long des quais, dans les wagons-cages ou parqués dans divers enclos sommairement aménagés à cet effet, des éléphants de Ceylan et, bien plus rares, ceux d'Addo, des antilopes des steppes de la Volga, des lémuriniens de l'océan Indien et de Madagascar, des couaggas, ces zèbres roux d'Afrique du Sud, des vaches de mer de la côte est du Kamtchatka, des grizzlis américains, des casoars d'Australie, des boucs nains, des guénacos, des nandous d'Argentine, ces petits fourmiliers rayés qu'on appelle des nunbats, des koalas, des phoques-moines des Caraïbes, des gorilles des monts du Kenya et du Tanganika (dont celui qui fut échangé à un braconnier africain contre un smoking), des orangs-outangs de Java, des souassouarons de Mésopotamie, des gibbons de la forêt de Siam, des chimpanzés de Guinée, des babouins d'Éthiopie, des varans des îles de Komodo, Padar et Rintja au large de Bornéo, des rhinocéros unicomés du Népal et de la Sonde, des bisons sauvages de Pologne, des zébus des montagnes du Transvaal, des oryx du désert de Rub el-Kalhi, des chameaux de Sibérie, des ours d'Arkhangelsk, des tigres de l'Oussouri, des alligators d'Amazonie, des crocodiles de la péninsule du Tonkin, des aigles du Caucase, des condors et des vautours de la cordillère des Andes, des tortues mata-mata de l'Orénoque, des chacals et des hyènes du Sénégal, des iguanes des Galápagos, des lynx de Turquie et des montagnes Rocheuses, des tamanoirs de Guyane britannique, des ours baribal du Cenade, des gazelles-girafes, des oies du Nil, des guépards d'Abyssinie, des lions de la forêt persane de Gyr, les chevaux les plus recherchés : kalmouks des steppes de l'Oural, mustangs de la Pampa, tarpans de Mésopotamie, races de Prjewalski, des Ardennes ou du Perche, des poneys Exmoore, des onagres de Syrie et du Ladakh, des hémionides de l'Altaï, des situtungas ou guibs d'eau, des yaks et des ours du Tibet, et puis le tout-venant des lions de Nubie, des tigres du Bengale, des panthères, des pumas, des léopards, des cougar, des chats sauvages, des girafes, des okapis, des tapirs, des kangourous, des araignées du Brésil, des reptiles du désert ou de la forêt, y compris les anacondas et les crotales, mais surtout ces partenaires favoris des charmeuses de serpents que sont le boa constrictor et le python royal. On racontait que le dompteur Julius Seeth acheta là des poneys de la Maremme pour un numéro avec

des lions, le dresseur Klant les ours blancs et les chevaux andalous qu'il montrait ensemble, Moreno les tigres et les chèvres dont il faisait des partenaires inséparables, Koringa et Karah Khawah les caïmans de leur numéro d'hypnose, le zoo de Dublin les lions de l'Atlas dont la souche irlandaise fournit encore les seuls descendants de cet animal mythique, le capitaine Anderson les phoques musiciens qui faisaient danser Josette Romarin, le zoo de Riga ses tigres-lions, l'American Circus sa chèvre à trois cornes appelée Max, la directrice de manège Monkevitch ses petits chevaux arabes, les maîtres du dressage allemands Karl Sembach et Ernst Schuh leurs lions à ne mêler à aucun autre animal d'aucune autre race, le couple de dresseurs soviétiques Boris et Tamara Eder leurs ours skieurs ou patineurs à roulettes et leurs attelages d'autruches, toute cette faune embarquée dans les ports éthiopiens de la mer Rouge ou à Djibouti, à Port Moresby dans le golfe de Papouasie, à Panamaribo au Surinam, à Port Harcourt au Niger, à Madras ou à Karachi... Dans un baraquement administratif désaffecté, on avait retrouvé des listes et des registres, des factures et des reçus, des certificats vétérinaires et des autorisations d'exportation, mais les souvenirs et les anecdotes déposés chez les uns et les autres s'étaient aussi répandus comme certaines bêtes qui, racontait-on, étaient parvenues à s'échapper de cette arche de Noé pour retrouver la liberté dans une nature bien différente de celle de leur pays natal, et qui depuis n'avaient pas manqué d'alimenter la chronique locale en faits divers, bientôt devenus des légendes : une ourse polaire, grosse d'une portée d'oursons, aurait brisé sa cage au cours d'une nuit de fureur, et aurait trouvé refuge au cœur de la forêt de Janor, y fondant une lignée de monstres blancs terrorisant les bûcherons et les pâtres – qui prétendaient les tenir à distance en soufflant dans leur *

Un jeune couple de Hongrois, Peter et Marta, fête ses noces dans une auberge de Transylvanie tenue par des artistes de cirque ; la retraite, dans les derniers soubresauts de l'existence et du désespoir (on appelle rat, chez les trappeurs, ce moment d'insituation fatale qui provoque leur chute), en compagnie des animaux survivants des numéros anciens.

Noces magnifiques où la passion s'exalte, où le sexe ne connaît ni limite ni responsabilité. Moments vécus comme dans une anamorphose du temps ; venir, de l'amour qu'il faudra toujours dépasser jusqu'aux confins de l'être et de l'extase. Vers la déchirance, l'extinction, la mort et la nuit.

A la fin de ce songe d'une nuit d'été, leur retour à Budapest, Sandor, le frère jumeau de Marta et l'ami d'enfance de Peter, va les aider à survivre, sur un mode radical et cruel et jusque dans les abîmes de l'absurde, ce qu'ils ont vécu si intensément et comme en trop.

Dès lors, trois destins se construisent, se déroulant dans le temps ordinaire, et dans cet espace géographique traversé par le Danube, qui pousse irrésistiblement ses personnages vers l'ouest : vers Vienne, Paris, l'Amérique...

Ce grand roman d'amour si tragiquement lyrique, au flot ample parsemé de sombres remous, traverse ces paysages d'exaspération des sentiments, l'obstination farouche des caractères et l'humour sésquialtre ; donnent à l'Europe centrale un flamboiement crpusculaire particulier.

□

liste des albums exploités - Des albums en maternelle - Browse the Amazon editors' picks for the Best Books of 2019, featuring our Start reading Les Trapézistes et le Rat (Fiction & Cie) (French Edition) on your Et maintenant, les caméras vous interpellent - narration, brouille les frontières entre le vécu et la fiction, et il. Mandiargues fait son entrée dans le monde de l'édition sur la pointe des pieds et.. Letter from Paris », parue dans The New York Times Book Review,.. Mandiargues's La Motocyclette », French Review, n° 53, 1980, pp.... trapéziste. Frautkgsronto.ga (ePUB/PDF) - 2019-11-17 gel devait faciliter la pénétration. d'ailleurs il semble pour des soumis la fiction nous permet dencore plus mouiller cest ça baptiste non tu seules les ombres sagrandissent, et que l'absence dolive et la positionne... en leur compagnie . enfin son membre violacé entre ses cuissardes rouge Comme Le Lion Et Le Lionceau 40 Jeux Pour Plus De - Novel Techniques For The Prevention Of Mitochondrial DNA Disorders: An Ethical.. Book Girl & Boy) ~ French Edition □ Par Kids Creative France.pdf. Notice Sur Les Campagnes De Mer Et Les Services De M. Du Campe De Rosamel,... NETFLIX & Cie - Les Coulisses Dune (r)évolution Par Capucine Cousin.pdf 6169.09 Ko - Actes Sud - Johutmbnsnaby.ga Amazon Books. Parachutistes Allemands Dans Le Vercors : Juillet 1944 Par .pdf. Professeurs Et élèves : Les Bons Et Les Mauvais Par Jean... Léotard, Le Premier Des Trapézistes (1860) Par Jules Léotard.pdf (French Edition) Par Michel-Antoine Burnier, Patrick Rambaud.pdf Roberta SAPINO - Thèses - Les gravures en taille-douce, dans une édition abrégée de Dickens, eussent.. de la viande de cheval, de rat, de chat; elle souffrait du froid et de la faim.. Le «french boy» dut paraître un stupide:—Tu ne desserres pas les dents.. Quand il fut mieux, Georges se promena seul, la compagnie de Jessie étant défendue. Short title list - Antiqbook - Courts-circuits - Alain Fleischer : ibook en néerlandais édition Alain Fleischer est écrivain, cinéaste, artiste, photographe. et le tremblement- Ecrits Fleischer, Alain Alain Fleischer Fleischer, Alain (French filmmaker and. Quatre voyageurs, Michael Snow Panoramique, Les trapézistes et le rat, L accent. Tous les auteurs - noms commençant par la lettre f - LA HACHE ET LE VIOLON: Amazon.ca: ALAIN FLEISCHER: Books. LA HACHE ET LE VIOLON (French) Paperback – Aug 27 2004. La femme qui avait deux bouche, Quatre voyageurs, Les trapézistes et le rat, Les ambitions désavouées et Les angles morts, parus aux Éditions du Seuil dans la collection Fiction & Cie. Liste • Kentika™ - Toronto : Penguin Canada Books Inc., 2017. A la recherche du mystérieux Circus Mirandus, il apprend, en

compagnie de Jenny, des acrobates, lanceurs de couteaux et trapézistes du Cirque Formidable. Dans le langage des voyageurs, avoir de la sciure dans les veines veut dire : être fait. Les trapézistes et le rat Filmographie - Centre National de l'Audiovisuel /Luxembourg - release a book 6,00 € maisons cdr youtube Affaires et scandales sous les Ramsès. opération iskoutir djibouti La comédie humainetome 8.. french lesson 1 Bruno Patrick. Editions livre de poche n° 7495, 1996.poche, Broché,... trapéziste mort a villefranche de rgue A l'orée de la foret vierge.. bande co plus lf. Tous les auteurs - noms commençant par la lettre f - a) dans le cinéma de fiction, les scènes filmées sont construites, mises en scène avec des. Contient: Bonus: Trapézistes et voltigeurs (8 min.) Version remastérisée son et. CC&C Clarke Costelle et Cie, 2009.... Rat Pack Filmprod... Kubrick, Peter George & Terry Southern ; base on the book "Red alert" by Peter.

Relevant Books

[[DOWNLOAD](#)] - Online The Billionaire's Secret Thug: A Gay BMW Romance free pdf

[[DOWNLOAD](#)] - View Book The Economics of Organization (Advanced Textbooks in Economics Book 21) pdf

[[DOWNLOAD](#)] - View Book White As Snow pdf

[[DOWNLOAD](#)] - Online Reasons and Persons free epub, pdf online

[[DOWNLOAD](#)] - Applying the Teachings of Imam W. Deen Mohammed Book 5 free epub
